

Ils saluèrent ce présage ou plutôt cet emblème et ce témoignage du retour de Pierre à la grâce.

Le bon prêtre avait été réveillé par le cri qui avait si subitement effrayé les voleurs, et il s'était levé pour en connaître la cause.

Il se rendit d'abord à la chapelle et, à son grand étonnement, il la trouva plongée dans l'obscurité.

Il lui fallut quelque temps pour se procurer de la lumière, et il venait de rallumer la lampe. En la trouvant tirée jusqu'à terre, en remarquant surtout que la porte était ouverte, et en découvrant la lanterne que les voleurs avaient laissée, il comprit tout de suite que la chapelle venait d'échapper à une tentative de sacrilège ; mais comment y avait-elle échappée ? Il ne pouvait s'en rendre compte, et il restait là, examinant chaque endroit, réfléchissant à cet étrange événement, lorsqu'il entendit des pas qui s'approchaient.

Ses alarmes se changèrent bientôt en douleur, quand il aperçut Pierre et sa femme, le premier portant dans ses bras le corps inanimé de sa fille.

Sa douloureuse sympathie ne lui permit pas de demander à la mère le récit des aventures qui avaient amené ce malheur.

Annette les raconta enfin, mais sans prononcer le nom de son mari, excepté lorsqu'elle eut à dire comme il s'était élancé, tout hors de lui, dans le précipice, pour aller retrouver sa fille.

Le vieux prêtre tira cependant des mystères de cette nuit une conclusion particulière non moins belle que celle de ces infortunés parents.

— Je comprends tout, maintenant, leur dit-il. Non seulement son désir a été rempli, de ne jamais se revêtir des vêtements du monde ; mais elle s'est montrée jusqu'à la fin la gardienne et comme le génie protecteur du sanctuaire qu'elle aimait tant, et dont elle était un si riche ornement. Sans le fatal accident qui lui est arrivé, sans le cri d'angoisse qu'elle a arraché à sa mère, les voleurs, quels qu'ils soient, auraient accompli leur œuvre. Car, je n'en doute pas, c'est le cri qui m'a réveillé qui les a fait fuir. Par sa mort, elle a donc préservé le saint lieu du pillage. Elle était comme une seconde lampe du sanctuaire. Est-il étonnant que l'extinction de l'une ait causé l'extinction de l'autre ?

On convint bientôt de ce qu'il y avait à faire. Une civière fut placée au milieu de l'église, à l'endroit même où elle aimait à s'agenouiller et on la recouvrit d'un grand drap blanc, de velours dessus, et regardant l'autel, le corps fut déposé dans ses vêtements blancs comme la neige ; dans ses mains croisées sur sa poitrine on mit un crucifix, ses doigts tenaient les grains de son chapelet ; ses longues tresses de cheveux blonds flottaient sur ses épaules, et la guirlande qu'elle avait elle-même tressé couronnait sa tête.

Les malheureux parents étaient à genoux de chaque côté, les yeux en pleurs et le cœur brisé, mais Pierre ne tarda pas à se jeter aux genoux du vénérable pasteur. Il lui raconta, avec une contrition profonde et en versant des larmes brûlantes, l'histoire de ses crimes passés, et bientôt le ver rongeur d'une conscience bourrelée de remords fit place aux tendres consolations d'un repentir plein d'amour et à l'assurance du pardon que lui donna l'absolution du ministre de Jésus-Christ.

Pierre revint à sa place, agenouillé près du corps de son enfant. Mais il lui semblait alors que l'esprit de sa fille voltigeait au-dessus de lui dans un doux rayonnement, et qu'elle lui souriait dans la lampe sacrée. Il s'imaginait voir descendre du ciel sa chère Marie pour se mêler aux chœurs des anges qui venaient se réjouir sur la conversion du pécheur. Il la voyait voltiger autour de lui, tenant par la main l'ange gardien qui ne l'avait jamais abandonné malgré ses égarements.

Et lorsque, pour s'assurer de la réalité de sa situation, il regardait le brancard placé près de lui, il lui semblait qu'un nouveau sourire illuminait le visage de sa fille, et que les couleurs de la vie venaient l'animer.

Le jour était arrivé, et le petit clocher de la chapelle envoyait aux alentours les sons bien connus du glas funèbre. Les voisins furent surpris de ces sons, car ils n'avaient entendu parler d'aucun malade au-

tour d'eux, et ils accoururent à la chapelle pressés par une affectueuse anxiété.

Un spectacle plein d'étonnement et de douleur les attendait !

La nouvelle se répandit bientôt dans tout le hameau. La fuite de ceux qu'on soupçonnait naturellement de l'attentat sacrilège confirma toutes les conjectures, tandis que la présence de Pierre avec sa femme et sa fille détournait de lui les soupçons. Bien des larmes d'une vraie douleur embellirent ces funérailles, mais elles furent versées plutôt par sympathie pour ceux qui survivaient que par affliction pour la perte de l'enfant dont tous enviaient le sort. Les mères levaient leurs enfants dans leurs bras pour leur faire regarder le corps de la petite fille ; et ceux-ci, loin de reculer de terreur, allongeaient leurs bras et demandait à l'embrasser.

Il y eut longtemps, dans le cimetière du Mont-Marie, une tombe plus verdoyante que les autres et ornée chaque jour des plus belles fleurs par des mains d'enfants. Et si vous aviez demandé à l'un de ces petits travailleurs si occupés, à qui était cette tombe ? il vous aurait répondu avec un regard d'étonnement que c'était celle de Marie, comme si jamais d'autres personnes n'eussent porté ce nom.

Plusieurs années après, deux autres tombes furent placées à côté de celle-ci : c'étaient celles de ses parents, honorés de tous pour leurs vertus et morts dans une vieillesse avancée.

Pierre avait permis de raconter, après sa mort, comment sa vertu et son bonheur, ses crimes, leurs punitions et son repentir, se trouvaient merveilleusement liés à l'existence de la lampe du sanctuaire.

Cardinal WISEMAN.

NOTRE BERCEAU

(FRAGMENT)

Un jour, vers le milieu du 16^{ème} siècle, trois petits vaisseaux montés par des hommes intrépides et commandés par un hardi capitaine, ouvrant leurs voiles à la brise du ciel comme des oiseaux fuyant devant la tempête, s'éloignèrent de cette terre d'Europe où l'orgueil de l'esprit et la corruption du cœur préparaient de si formidables catastrophes.

Elles étaient bien frêles, ces nefs aventureuses, mais le Maître des eaux et des vents veillait sur elles. Après une navigation longue et pénible, les trois navires abordèrent à une plage inconnue, et leur chef y planta une croix ornée des armes de son souverain. Cette plage, c'était la plage de Gaspé, c'était le Canada ; ces hommes, c'étaient des Français ; ce chef, c'était Jacques Cartier.

Jacques Cartier ! c'est le nom qui rayonne au frontispice de notre histoire. Une année après cette première expédition, il pousse plus avant, il touche à Stadacona—QUÉBEC ; il va lire l'évangile selon Saint-Jean aux indigènes d'Hochelaga—MONTRÉAL. C'en est fait, le grain de senevé est jeté en terre, et, avec l'aide du ciel, il grandira et deviendra un arbre aux puissants rameaux et au verdoyant feuillage.

THS. CHAPUIS.

EMILIO CASTELAR

Don Emilio Castelar, qui souffrait depuis quelque temps d'une attaque d'albuminurie, vient de mourir à Madrid, après une calme agonie. L'Espagne perd en lui un grand citoyen. Tour à tour professeur, écrivain, orateur, homme d'Etat, il a partout brillé du plus vif éclat. Il était incontestablement l'orateur le plus complet que sa patrie ait produit et son éloquence, abondante, imagée, ingénieuse, persuasive, lui valut des triomphes enthousiastes. Il était l'homme politique de ce pays qui a le plus fait pour y propager les idées libérales. Il était aussi un admirable écrivain, au style poétique et coloré, aux idées élevées et généreuses.

Né le 18 septembre 1832, il prit part de bonne

heure, dès 1854, aux agitations publiques de son pays. Ses opinions républicaines, soutenues dans les journaux qu'il fonda, le firent destituer de la chaire d'histoire et de philosophie qu'il avait conquise au concours à l'Université de Madrid. Il prit part à l'insurrection de 1866, et dut se réfugier à Genève, puis en détrônant la reine Isabelle, il travailla de toutes ses forces à l'établissement du gouvernement républicain.



Après l'abdication du roi Amédée, il devint président du conseil. Démissionnaire en 1873, il fut quelques jours plus tard chef du pouvoir exécutif. Il combattit énergiquement l'insurrection carliste. Ses dissentiments avec Salmeron l'amènèrent à abandonner en 1874 la présidence de la République, et c'est à la suite de cette retraite que le général Pavia fit son pronunciamiento. Il voyagea quelque temps en France et retourna à Madrid après la proclamation du roi Alphonse. Depuis cette époque, il n'avait pas cessé de faire partie des Cortès et de continuer, dans toute la péninsule, la plus active propagande en faveur des institutions républicaines. Il était commandeur de la Légion d'honneur, et membre associé de l'Académie des sciences morales et politiques dans l'Institut de France.

LA CROIX

J'aimais dans ma jeunesse les promenades solitaires, je cherchais les sites riants ; ils plaisaient à mes yeux, à mon imagination, à mon cœur ; ils étaient en harmonie avec mes idées sereines et douces. Alors, si j'apercevais une croix sur le haut d'une colline, ou sur le bord du sentier par lequel j'allais passer, je détournais mes regards ; pourquoi, disais-je, attrister par la vue d'un instrument de supplice ces lieux que le Créateur s'est plu à rendre si beaux ?... Un sentiment de répulsion m'agitait.

Le signe de la Rédemption produisit en moi une émotion toute nouvelle, lorsque dans un port de mer, je vis la croix gigantesque élevée près du phare. Oh ! me dis-je, ici, au bord des écueils, en face des tempêtes, que ce signe d'espérance est bien placé ! Les matelots luttant contre les flots l'aperçoivent de loin et l'invoquent, tandis que leurs femmes l'entourent, en faisant retentir la grève de cris et de prières !

Quand je revis mes campagnes charmantes, un souvenir des tempêtes s'offrit à ma pensée. Ces lieux sont riants, me dis-je ; mais ceux qui les habitent n'ont-ils jamais de douleurs à supporter ou à craindre ? Quel séjour terrestre est exempt d'orages ? Croix du Rédempteur, bénie soit la main qui t'élève partout où peut passer un affligé !

J. Droz.

Jamais nous ne manquons de courage en face de dangers auxquels nous ne croyons pas.—G. M. VALTOUR.